

LE NOUVEL
ObservateurLivres par **BibliObs**

Comment j'ai été renvoyé de l'université de Saint-Pétersbourg

Par BibliObs

Publié le 22-02-2014 à 17h50
Mis à jour le 23-02-2014 à 21h24

Arthur Larrue a enseigné pendant quatre ans dans la Russie de Poutine... jusqu'à la sortie en France de son livre sur "Voïna". Entretien.



Arthur Larrue est un écrivain français de 29 ans. Il a enseigné pendant quatre ans, en Russie, à l'université de Saint-Pétersbourg. Un jour, à son arrivée dans un appartement prêté par une amie, il découvre qu'un groupe d'artistes activistes et contestataires, «Voïna», occupe les lieux.

«Voïna» signifie «guerre» en russe. Ces libertaires sont là pour un combat. Visé par un mandat d'arrêt d'Interpol, le groupe est connu pour des actions en forme de «happening» subversifs, très souvent ultra-sexués, mettant en cause le régime de Poutine. Des membres des célèbres «Pussy Riots» sont issues du collectif.

En 2011, ils peignent par exemple sur un pont de Saint-Pétersbourg un immense phallus fluorescent. Une fois relevé, ce pont fait face aux anciens bureaux du KGB. L'image fait le tour du monde.

De sa cohabitation avec ces activistes, quatre-vingt-onze jours durant, Arthur Larrue a tiré un étrange et intéressant roman: «Partir en Guerre», paru chez Allia début 2013. La sortie du livre lui a valu d'être renvoyé de son poste d'enseignant par les autorités russes.

Quand on lui a proposé de nous accorder un entretien, il a tenu à nous prévenir:

Je ne suis pas un spécialiste de la Russie, un polémiste, un historien ou un politologue, je suis un écrivain. Je raconte des histoires fausses qui sont plus vraies que les autres. Je tiens à ce mot. C'est ma déontologie à moi, que ce mot.

N'empêche. Au moment où les JO de Sotchi battent leur plein et où se déroule peut-être en Ukraine la «répétition générale» de ce qui attend la Russie de Poutine, la singulière expérience vécue par Arthur Larrue méritait bien qu'on lui pose quelques questions.

BibliObs Quels sont vos liens avec la Russie?

Arthur Larrue Je n'ai pas une goutte de sang russe et les liens que je possède avec ce pays sont ceux que j'ai créés. Les raisons pour lesquelles j'ai vécu quatre ans dans un pays cent fois malade et mille fois superbe sont nombreuses et je passerai le reste de ma vie à les comprendre.

La principale de ces raisons n'est même pas russe. Je devais m'inventer, il m'a semblé que la meilleure façon de le faire était de m'introduire dans une réalité qui soit absolument nouvelle. Le fait que mon choix se porta sur la Russie tient certainement au fait que la réalité très dure qu'elle convoque m'assurait de ne pas pécher par facilité

ou confort. L'écriture, telle que je la conçois, est une confrontation.

Vous avez vécu 91 jours avec les artistes de «Voïna». Comment s'est passée cette expérience?

J'enseignais la littérature française à l'université Herzen, je travaillais le jour et eux, parce qu'ils étaient en cavale, vivaient la nuit. Nous nous croisions vers 18h, nous parlions, jouions aux échecs, mangions ensemble. Je n'ai pas vécu avec eux par choix mais par pur hasard.

Quant à savoir si ce hasard n'est pas le nom commode d'une infinité de rapports, je répéterais que la réalité nouvelle que je suis allé chercher impliquait de ma part une certaine disposition. Me retrouver dans un squat avec des dissidents condamnés par contumace supposait très certainement que je fusse disposé à vivre une telle expérience. Je n'ai donc pas exactement voulu les rejoindre. Je les ai rejoints, presque malgré moi. Notre vie commune s'est très bien passée. Ce sont des individus fantasques et charmants.

Après la publication de votre livre, vous avez été renvoyé de votre poste d'enseignant à l'université de Saint-Pétersbourg et votre visa de travail en Russie fut rompu. Comment cela s'est-il déroulé?

Le recteur de l'université Herzen, biologiste reconnu et ancien membre du KGB, a jugé qu'un étranger qui écrit un roman sur des criminels politiques n'avait pas sa place dans le corps professoral. Je le comprends.

Je suis rentré en Russie après un mois de promotion à Paris, en janvier 2013. On m'a reçu pour me dire que mon contrat de travail ne dépendait plus du bureau habituel mais d'un autre bureau plus élevé. J'appris plus tard que ce bureau avait voulu ma mise à pied dès février mais que mes bons et loyaux services quatre ans durant méritaient tout de même un semblant de considération. On attendit la fin de mon contrat pour me faire comprendre qu'il n'y aurait plus de contrat. Je dois ce sursis au bureau inférieur. J'ai reçu de lui un tee-shirt, un pins et des excuses.

Un appareil dictatorial fonctionne davantage par la lâcheté de ses subordonnés que par la volonté de ses chefs. Le recteur qui ne lit pas le français a dû croire que son supérieur n'aimerait pas mon livre écrit en français, le même supérieur n'a probablement jamais entendu parler de mon livre, et quant au supérieur des supérieurs, à savoir **Vladimir Poutine** (<http://tempsreel.nouvelobs.com/tag/vladimir-poutine>), il aurait aimé mon roman, s'il avait pu lire le français. Après tout, il est né à Saint-Pétersbourg et ma «Guerre» est une peinture fidèle du climat nocturne de sa ville natale. Je vais demander à mon éditeur allemand de lui en envoyer un exemplaire, puisqu'il parle l'allemand.

Quant aux éditeurs russes, aucun n'a daigné aujourd'hui prendre le risque de publier ma «Guerre». Les personnages de mon livre étant les leaders de «Voïna», ils sont encore sous le coup d'une condamnation pénale et tout propos public, même romanesque comme celui de ma «Guerre», impliquerait les sanctions d'un autre de ces innombrables bureaux supérieurs dont la Russie regorge. Ma traductrice russe et moi-même envisageons une publication à Berlin où des éditeurs russes prolongent une tradition d'exil depuis plus d'un siècle.

Revenons à «Voïna». Le groupe est connu pour des happenings subversifs, souvent sexuels. Ils ne sont pas les seuls à mener des actions coup de poing: l'artiste Piotr Pavlenski s'est par exemple récemment cloué les testicules sur la Place Rouge pour protester contre Poutine. Vous affirmez dans votre livre que «si l'art en Russie est à ce point violent, c'est parce que la société l'est aussi». Que voulez-vous dire?

La phrase que vous citez est une phrase minée par l'énonciation. Elle relève de la tarte à la crème. Un pays où on se cloue les couilles pour exprimer son désaccord est une tyrannie. Ce qui ne veut pas dire que n'importe quelle personne, dans n'importe quel pays, qui se clouerait les couilles, se mettrait aussitôt à vivre dans une tyrannie. Mais enfin, il se trouve que ce monsieur, vit dans une tyrannie. Alors tout le monde voit dans son clouage le symbole de l'émasculatation du peuple opérée par cette tyrannie. Ce n'est presque pas la faute de cet homme.

D'autres Russes constatent et accusent cette tyrannie par d'autres moyens. On retient celui-là. Ce qu'il faut bien comprendre, c'est qu'il n'y a pas de recours. Soit vous vous taisez, soit vous profitez, soit vous faites n'importe quoi pour signifier que la situation est parfaitement insupportable.



Nadezhda Tolokonnikova, membre de Voïna puis des Pussy Riot, le 28 mai 2011. Elle a été libérée le 23 décembre 2013 du camp de Krasnoïarsk (Sibérie orientale).

(©Mikhail Metzel/AP/SIPA)

Cette violence artistique ne va-t-elle pas trop loin? Est ce qu'elle n'occulte pas le message, artistique comme politique, en étant aussi extrême?

Je crois que cette violence ira plus loin encore. N'oublions pas qu'elle demeure encore symbolique. Elle n'a pas de sang. Mais le désespoir du peuple russe a des ressources beaucoup plus radicales. Rappelons que ce sont les Russes qui ont donné à l'attentat politique ses lettres de noblesse et son efficacité la plus complète.

Le Tsarisme régnait sur des centaines de millions d'individus, de Port Arthur à Varsovie, mais il est mort du fait d'une dizaine d'hommes désespérés et déterminés, qui affirmèrent que pour tuer un dragon, il suffisait de lui couper systématiquement la tête. Cette tête repousse? Elle est interchangeable? Qu'on la coupe encore et peut-être cessera-t-elle de repousser un jour.

Les membres du gouvernement russe n'ont pas leurs comptes bancaires en Russie. Ils ne passent pas leur vacances à Sotchi. Ils savent ce dont leur peuple est capable. Ils connaissent leur histoire. Ce sont des gens intelligents et cultivés. Je sais qu'ils ont peur.

L'art est-il plus fort que la politique pour s'opposer à l'autoritarisme?

Il n'y a pas de politique en Russie. Il n'y a pas de place publique où exprimer et défendre ses idées. On les impose par la force ou bien on se tait. L'art est le seul recours, avant la violence. Comme il peut lui aussi être l'objet d'une compromission - les élites sont les clients des galeries - cet art est non commercial, radical, odieux, désespéré. S'il est violent c'est aussi parce qu'il est une négation de la violence. Le peuple russe est terrorisé à l'idée de rejouer son histoire sanglante.

D'où vient selon vous cette violence omniprésente dans l'histoire russe?

Je dirais qu'elle vient d'une longue tradition du désespoir. Elle est politique au sens large, inscrite dans le rapport du peuple à son gouvernement, qui commença avec le sac de Novgorod par Ivan le Terrible en 1570: le peuple russe ne demande pas à ses maîtres d'être justes mais d'être forts. Elle lui pardonne toutes les exactions du monde sauf la faiblesse. Custine est définitif sur ce plan. Sa lecture est le plus bel approfondissement de cet aspect scabreux.

Comment jugez-vous l'opération séduction entamée par Poutine au moment des Jeux Olympiques de Sotchi (<http://tempsreel.nouvelobs.com/tag/sotchi>)?

Elle séduit peut-être, elle ne trompe personne. Mon opinion personnelle est que les milliards de cette fête auraient pu servir à construire des hôpitaux et que la Russie aurait été plus grandie qu'avec une patinoire.

De l'extérieur de la Russie, on a souvent l'impression que le pouvoir du régime est fort. Pensez-vous que cette vision est erronée?

L'Occident et notamment la France croient lire dans la tyrannie de Poutine une sorte d'autorité disparue. C'est oublier que Poutine dirige un pays corrompu, c'est à dire que ses ordres s'appliquent à une société que je qualifierai d'informelle voire de non constituée, donc ces ordres, en quelque sorte ne s'appliquent pas. Ce ne sont pas des ordres mais des poses, des intentions, de l'humour noir, du cynisme. Le budget de n'importe quel ministère sert avant tout à financer la villa du ministre et réduit en conséquence la puissance de ce même ministère. Multipliez cet exemple par mille et vous obtiendrez la chaîne hiérarchique du pays. Pensez au «Revizor», cette pièce de Gogol.

Tout est possible en Russie, c'est une question d'audace, d'argent, de relation, jamais de loi. Je vous dirai qu'il s'agit de l'exemple le plus incroyable de tyrannie anarchique. Vous êtes libre, dans un pays d'esclaves. Les projections que vous mentionnez relèvent de l'ignorance. Il suffirait à ces nostalgiques de l'autorité d'aller passer un mois en Russie pour revenir et vanter les urnes ennuyeuses du parlement européen. La Russie est un pays où la police est plus malhonnête que les voleurs qu'elle poursuit. Je ne comprends pas très bien où est la force là-dedans.

Est-il probable que de nouvelles grandes manifestations puissent se dérouler prochainement?

Il est tout à fait probable que cet Etat mafieux ne dure pas. L'**Ukraine** (<http://tempsreel.nouvelobs.com/tag/ukraine>) est la «petite Russie», il se pourrait que ce qui s'y passe soit une répétition générale, une sorte d'exemple. Je vous l'ai dit, je sais qu'ils ont peur. Le peuple lui, n'a plus tellement peur.

Quoi qu'on dise Poutine n'est pas Staline et le FSB n'est pas le KGB. «Voïna» n'aurait pas existé sous Staline. Quelle que soit l'inertie du Kremlin, son modèle est caduque et devra tôt ou tard rendre des comptes. Je rappelle que la **Russie** (<http://tempsreel.nouvelobs.com/tag/russie>) est le pays le plus riche du monde. C'est chiffré, tout ce qu'il y a de plus concret: diamant, gaz, pétrole. Et pourtant, dire qu'il s'agit du pays le plus riche du monde, au vu des conditions de vie de son peuple, sonne comme une phrase subversive. Je m'amusais à le dire à mes étudiants sans autre forme de commentaire: «*Vous vivez dans le pays le plus riche du monde*». Ils se pinçaient les lèvres.

Vous proposez maintenant des lectures de classiques français et russe à la librairie «La Manoeuvre» à Paris. Quel est le sens de cette démarche?

Durant quatre années d'enseignement, j'ai accumulé des notes sur des livres par ailleurs classiques de la littérature française et russe. Avec la librairie «La Manoeuvre», nous avons pensé que ces cours pouvaient continuer d'exister. Le Conseil Général d'Ile de France a financé cette minuscule université libre et singulière qui a lieu une fois par mois. Pendant une heure et demi, je donne un cours émancipé de toutes contraintes académiques. La prochaine leçon sera consacrée à «Aurélia» de Gérard de Nerval, elle aura lieu le 19 mars à 19h à la librairie La Manoeuvre.

Propos recueillis par Vincent Leconte

A noter : Arthur Larrue est l'auteur d'un roman, «Partir en Guerre» (Allia), d'une nouvelle, «Kolossoff» (revue «Feuilleton», printemps 2013) et d'une traduction du «Nez» de Nicolas Gogol qui vient de paraître, et qu'il a assortie d'une excellente préface (Allia).